

# Inégalités scolaires : pourquoi Kevin de chances de réussir à l'école que Diane

Après avoir déclenché une petite révolution autour de l'orthographe dans « La Convivialité », Jérôme Piron et Arnaud Hoedt s'attaquent à l'école belge, autre moteur d'inégalités sociales. Avec « Kevin », les deux anciens profs pointent les failles d'un système qui pipe les dés sans l'assumer.



CATHERINE MAKEREEL

Qui aime bien, châtie bien. Arnaud Hoedt et Jérôme Piron ont aimé enseigner. C'est pourquoi les deux anciens profs – tous deux ont officié avec bonheur à l'Institut Don Bosco à Bruxelles – se plaisent aujourd'hui à taquiner l'école, fustigeant ses travers par le biais d'un théâtre drôle et décalé. C'est d'abord l'orthographe française qui a asticoté l'esprit critique des deux romanistes. Avec *La Convivialité*, ils ont déclenché une petite révolution, désacralisant ce dogme devenu, dans la foulée, un outil de discrimination sociale. Joué des centaines de fois en Belgique et dans la francophonie, le spectacle a été couronné de prix et les a menés à écrire des ouvrages comme *La faute de l'orthographe* (Ed. Textuel) ou *Le français va très bien, merci!* (Ed. Gallimard, déjà 50.000 exemplaires vendus) mais aussi à siéger au Conseil de la Langue, tout en militant avec d'autres, pour rendre le participe passé invariable.



En Belgique, à 15 ans, il y a un écart de niveau scolaire qui équivaut à trois années d'études entre les 25 % d'élèves les moins favorisés et les 25 % d'élèves les plus favorisés

Arnaud Hoedt



et de la formation, NDLR) et donc des peintures sur les questions de pédagogie et de sociologie de l'éducation », précise Jérôme Piron. « Et quand on leur demandait à quoi sert l'école ou ce qui

fonctionne ou pas dans l'école, ils nous réorientaient systématiquement vers la question : à qui sert l'école ? »

Et pour cause : avec la France et la Hongrie, la Belgique figure parmi les plus mauvais élèves en termes de corrélation entre l'indice socio-économique des élèves et leurs résultats scolaires. Même aux Etats-Unis ou au Chili, la réussite scolaire est moins corrélée à l'origine sociale. « En Belgique, à 15 ans, il y a un écart de niveau scolaire qui équivaut à trois années d'études entre les 25 % d'élèves les moins favorisés et les 25 % d'élèves les plus favorisés, » affirme Arnaud Hoedt.

« Ça a vraiment réorienté tout notre travail », se souvient l'artiste. « Parce qu'on pourra faire la meilleure école avec les meilleurs profs et les meilleures pédagogies du monde, si cette école n'est pas pour tous les enfants, on a raté la base. » Selon leur démarche désormais bien rodée d'un théâtre qui confronte les idées reçues des spectateurs à l'épreuve des faits, dans un spectacle ludique et interactif, les créateurs ont imaginé Kevin, enfant imaginaire et emblématique pour qui l'école n'a pas du tout marché. Pourquoi un Kevin a moins de chance qu'une Diane d'aller à l'université ? La pièce tente de répondre à cette question en dégagant quelques grands axes. Nous en détaillons certains avec eux.

## 1

### Le curriculum invisible

Développé par Julien Netter, chercheur en didactique et en sociologie, le concept de « curriculum invisible » renvoie à un ensemble de codes, de connaissances et de savoir-faire qu'on attend d'un élève quand il arrive à l'école et que, donc, on ne lui enseigne pas. « Il est invisible, parce qu'il "va de soi" pour les enseignants et les élèves performants. Il est peu verbalisé, si bien que les élèves scolairement faibles peuvent ne pas le percevoir et ne pas comprendre l'origine de leur difficulté », explique Julien Netter dans *Culture et inégalités à l'école* (Presses Universitaires de Rennes). Prenez un élève comme Kevin, qui ne parvient pas à comprendre une carte, parce que cela demande des facultés d'abstraction et de modélisation, plus répandues dans les milieux favorisés où on entraîne

les enfants à travailler ces compétences. Il sera évalué sur une compétence qu'on attend de lui mais que personne ne lui a enseignée. Ces inégalités préalables, l'école ne les a pas créées, mais elle les renforce : parce que le prof maîtrise lui-même ce programme invisible, il ne voit pas que Kevin arrive avec ces lacunes et crée donc une injustice en ne lui enseignant pas. « Il sélectionne sans s'en rendre compte », précise Arnaud Hoedt. « Plus il évalue des choses qu'il n'enseigne pas, plus il favorise ceux qui les ont acquises à la maison. »

## 2

### La menace du stéréotype

Venue des Etats-Unis, « la menace du stéréotype » décrit une situation dans laquelle, quand un stéréotype pèse sur une personne, celle-ci a tendance à confirmer ce stéréotype. « C'est la peur de correspondre au stéréotype qui fait baisser ses performances », commente Jérôme Piron. « Et comme les performances baissent, cette personne se plante en confirmant le stéréotype. » Le duo fait notamment référence à l'expérience de Seligman : « Aux Etats-Unis, on a demandé à des élèves noirs et des élèves blancs de répondre à des questions sur le langage. Or, le stéréotype veut que les Noirs parlent moins bien l'anglais que les Blancs. Quand on leur dit que c'est un exercice sur leurs compétences de langage, le niveau des élèves racisés est moindre. Par contre, quand on leur dit que c'est juste un jeu sans conséquence, on n'observe, en moyenne, aucune différence de résultats entre les élèves blancs et les élèves noirs. » Mais ce mécanisme de renforcement du stéréotype ou de prophétie auto-réalisatrice, s'observe aussi vis-à-vis des profs.

C'est « l'effet Pygmalion », qui provoque une amélioration des performances d'un sujet, en fonction du degré de croyance en sa réussite venant d'une autorité ou de son environnement. Ou l'inverse ! « Quand on fait des analyses sociologiques sur un très grand nombre d'élèves, on voit que, à copies égales, les profs trouvent plus de fautes d'orthographe chez les élèves issus de milieux populaires. Il n'y a pas plus de fautes, mais ils en voient plus. » Ce sont les biais d'évaluation, que le spectacle abordera

Arnaud Hoedt et Jérôme Piron ont passé trois ans à rencontrer des chercheurs et sociologues spécialisés dans l'éducation. © PIERRE-YVES THIENPONT.

aussi par l'humour et des exercices interactifs.

## 3

### Le marché scolaire

« Les systèmes scolaires dans lesquels on reproduit le moins les inégalités sont les systèmes scolaires dans lesquels les écoles se ressemblent », affirme Arnaud Hoedt, courbes et graphiques à l'appui (voir ci-contre). Or, en Belgique, parce que le système de marché scolaire met les écoles en concurrence, il y a des « bonnes » et des « mauvaises » écoles avec des différences de niveau. « En Europe, il n'y a que quelques pays, comme la Belgique, où les parents ont le choix de l'école à douze ans. C'est très rare, en fait. Globalement, ailleurs, on reçoit le nom d'une école à douze ans. Comme il n'y a pas de bonnes et de mauvaises écoles, les parents ne sont pas fâchés de ne pas avoir le choix. »

Son comparse complète : « Quand l'Etat ne régule pas, ça s'organise en marché. En Belgique, on a bien instauré le décret inscriptions, mais les parents et les directions ont toute une série de trucs pour le contourner. Avant, les directeurs pouvaient plus ou moins choisir qui ils inscrivait en première secondaire. Avec le décret inscriptions, ce n'est plus possible. Que se passe-t-il alors ? On constate qu'en fin de deuxième secondaire, les non-réinscriptions ont triplé. Donc on fait tout simplement le tri deux ans plus tard. Comme par hasard, c'est toujours les enfants issus de milieux populaires ou issus de l'immigration qui se retrouvent en technique. C'est profondément injuste car, normalement, les motifs de non-réinscription doivent être des motifs graves, disciplinaires. Alors que là, on sent bien qu'il y a un tri sur les niveaux de performance. Les directions font un énorme lobbying sur les élèves en difficulté. On leur conseille de ne pas se réinscrire parce que "vu le niveau d'exigence, vous comprenez, ça va être compliqué". Et l'élève a certainement une appétence particulière pour le bois,